

La représentation fantasmée du corps chrétien.

par Bruno Delorme - 2024 -

Introduction –

C'est toujours un sujet d'étonnement que de comparer la réalité psychosomatique du corps humain dans tous ses composants et l'image, pour ne pas dire la vision iconique, du corps humain non seulement dans la Bible, mais surtout dans la théologie chrétienne. Et d'en repérer les différences quasi ontologiques.

Destiné à la résurrection, le corps chrétien, celui du converti, c'est-à-dire celui qui est rédimé, touché par la grâce et la puissance surnaturelle de la transfiguration laquelle doit affecter aussi le corps de tous les croyants, soutient presque littéralement le corps terrestre ou physique jusque dans ses mécanismes les plus organiques. Ceux-ci sont alors mus ou activés non plus par les lois de la biologie, mais par les influx de la grâce qui, d'abord, les redoublent, avant de se substituer à elles.

En effet, c'est un leitmotiv de la littérature mystique que de reconnaître en soi et dans le corps la présence d'influx et de puissances autres que ceux du fonctionnement organique naturel ou ordinaire, et comme provenant du monde surnaturel. Le chrétien se croit ainsi habité par autre chose que lui ou par un Autre que lui et qui vient soutenir et seconder les processus organiques, tout en leur insufflant une grâce spirituelle qui les transforme et sacralise ou sanctifie le corps humain.

Pour le chrétien, la forme même du corps gracié en est affectée, et s'altère sous la mouvance de cette altérité, de telle sorte que celui-ci en devient presque méconnaissable, à l'instar des corps représentés dans les icônes et dont les éléments organiques et physiques ont quasiment disparu pour faire place à des corps transfigurés, c'est-à-dire idéalisés et fantasmés¹.

¹ Dans une aire géographique et culturelle différente, une comparaison avec les conceptions du corps dans le tantrisme indo-tibétain pourrait s'avérer intéressante afin de connaître les croyances respectives qui ont présidé à de telles représentations idéalisées ou divinisées du corps humain.

L'adhésion à de telles représentations qui incitent à penser que les corps des croyants, vivant désormais sous le régime de la grâce, ne sont plus soumis aux lois physiques ou se trouvent même allégés du poids de la gravitation terrestre – figurée par la résurrection où le poids du péché sera effacé -, produit des visions fantasmées et irréelles de la nature humaine, où le réel est partiellement refoulé, voire entièrement nié².

Il en résulte des comportements typiques connues dans le domaine de la mystique où le chrétien peut se croire déjà sauvé et même vivant dans le Royaume du Christ, alors que son corps et sa psyché demeurent encore sous le régime de la vie humaine ordinaire.

C'est cette croyance religieuse que cet article tente d'analyser afin d'en percevoir les causes comme les conséquences.

I – Le corps humain : du mépris à l'exaltation mystique.

Les phénomènes d'anorexie mystique, de lévitation, ainsi que les pouvoirs surnaturels comme les miracles, connus dans de nombreuses religions et souvent exhibés comme des preuves de la croyance religieuse et de sa puissance effective, ont pu inciter certains chrétiens à se croire définitivement délivrés de leurs limites humaines et même à se prendre pour des êtres prédestinés, déjà sauvés et ressuscités.

Ce qui malheureusement s'est toujours avéré illusoire.

Et tout chrétien, même favorisé par des visions mystiques ou des visitations surnaturelles, doit encore porter son corps souvent comme un fardeau, parfois comme une croix...

Un clivage s'opère dès lors dans la conscience du croyant qui cultive sa vision surnaturelle où il peut vivre en toute liberté son désir d'union mystique avec son Dieu plutôt que d'accepter sa condition mortelle et de se résigner à sa finitude. Celle-ci devient dès lors soit un objet de mépris et de rejet, car encore soumise au péché, soit au contraire de vénération sacrale, le corps étant considéré comme le temple de l'Esprit-Saint, tel un tabernacle de chair.

Dans les deux cas se produit un nouveau dualisme ontologique ou métaphysique dans

² Cette croyance a pu être encouragée par les coutumes royales où les personnes consacrées comme le roi et la reine sont revêtus d'habits extraordinaires et portent des emblèmes sacrés comme les couronnes, les anneaux, les bracelets et tous les bijoux ou les joyaux apparentés au pouvoir monarchique d'origine divine. Les corps terrestres des rois en sont déjà ici-bas transfigurés par ces apparences, et qui rappellent le corps divin, selon la croyance au double corps du roi. Voir, E. Kantorowicz, *Le double corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989. A. Hocart,

lequel les contraires ou les opposés ne trouveront leur réconciliation que dans une vie post-mortem délivrée des limites de la finitude humaine.

Et tout chrétien demeure dans cette attente d'une réconciliation de son corps avec lui-même comme avec sa psyché, au-delà des différences, des limites et des pesanteurs souvent irréconciliables qui constituent la trame de la vie ordinaire. Dans celle-ci, même les miracles, qui opèrent une rupture avec les lois de la Nature, ne sont jamais que des épiphénomènes exceptionnels et temporaires, quand ils ne sont pas tout simplement des manifestations de fantasmes ou d'hallucinations.

D'un point de vue psychanalytique, on peut repérer les différentes modalités de cette conception croyante ainsi que les conséquences parfois redoutables qu'elle produit dans la psyché des croyants.

Selon G. Pommier, la conception chrétienne du corps rompt avec une vision propre à la Grèce antique selon laquelle si la matière ou le Cosmos pouvait être l'objet d'expériences et de spéculations physiques et mathématiques, le corps humain, quant à lui, restait le domaine réservé d'un tabou religieux :

« La philosophie de ce préjugé se lit dans la Métaphysique d'Aristote : les mathématiques sont sans rapport avec la cause finale. Elles fonctionnent indépendamment de toute espèce de forme : ce sont de pures abstractions. En conséquence, elles ne concernent en rien l'intelligence de la vie, incommensurable au modèle mathématique. »

Le mot vie vient à la place de l'interdiction de savoir. La vie a une autre finalité que les mathématiques, soutient Aristote, pour qui « la reproduction est la finalité de la vie ». Elle est son âme, et cette âme s'engendre elle-même : elle reproduit le vivant. Elle est sa réalité : ousia, et sa définition : logos.

Cette philosophie convient à la religion grecque qui proscrivait toute effraction du cadavre. Une telle prohibition n'a d'ailleurs rien d'unique : les religions en général considèrent le corps comme un mystère, si l'on appelle ainsi l'horreur sacrée ou le sentiment d'obscénité qui résulte de l'angoisse de castration. Sacer, le corps présente le miroir inversé du divin : il échappe par principe au connaissable. »³

La définition du « mystère » par l'auteur ne reprend pas celle de la théologie chrétienne.

³ Cf. G. Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Paris, Flammarion, 2007, p.330.

Certes, il est question d'angoisse devant l'apparition du sacré, mais celle-ci n'a rien d'une visitation surnaturelle ou d'une épiphanie. Car il s'agit de l'obscénité, celle du corps notamment, du cadavre aussi, qui n'a de sacré que l'effroi, l'horreur ou l'angoisse qu'ils peuvent susciter. Rien de surnaturel ni d'iconique dans ces objets corporels qui sont ceux de la réalité humaine, mais que la foi chrétienne tente de transfigurer pour ne plus se confronter à leur dimension obscène ou à leur caractère morbide, c'est-à-dire tabou ou sacré.

Toutefois, si le corps du Christ, d'après les Évangiles, après sa crucifixion est bien ressuscité, sa mort ne remontait en fait pas au-delà de trois jours, et son corps n'a donc pas subi le processus de décomposition habituel des cadavres. On se demande ce qu'il serait advenu de ce corps, même embaumé, après ne serait-ce qu'un ou deux mois de décomposition, de surcroît sous le climat des pays du Proche-Orient.

Le sacré n'est donc que le « *miroir inversé du divin* », où le corps reste cet « *inconnaissable* », puisque totalement intime à nous-mêmes et voué à la corruption.

« L'invention chrétienne décale cet interdit puisque Jésus-Christ, à la fois homme et fils de Dieu, unit les deux mondes. Son corps appartient à la sphère de l'humain comme à celle du divin. (...) Cette transsubstantiation a comme perspective la science moderne qui, toutes proportions gardées, accomplit la promesse de l'incarnation christique.

Qu'est-ce que ce progrès sinon la réalisation de la marche séculière vers la fin des temps promise dans les Évangiles ?

Le temps zéro du monothéisme fut d'abord celui du sacrifice d'Abraham dans le judaïsme, puis, selon une répétition frappante, de la crucifixion de Jésus dans le christianisme. Par deux fois, le fils paraît abandonné et assassiné : le pauvre ! Ne faut-il pas plutôt comprendre que dans le fantasme névrotique, c'est le père qui subit un tel sort, selon l'inversion du désir inconscient qu'opère ici aussi la religion ?

Le monothéisme inverse la culpabilité névrotique : il transforme le fantasme œdipien du meurtre du père en sacrifice du fils. Ce lourd péché œdipien ainsi occulté assombrit l'existence du chrétien. »⁴

Le christianisme aurait ainsi sacralisé le corps du fait de l'incarnation du Christ.

La statuaire grecque avait inauguré une première sacralisation du corps par l'esthétisation des formes corporelles dans leur perfection, presque divines, et le

⁴ Cf. G. Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, op. cit., pp.330-331.

christianisme a parachevé cet élan religieux en conférant au corps humain un caractère sacré supplémentaire provenant d'une dimension surnaturelle. L'idolâtrie païenne a fait place ainsi à une resacralisation chrétienne du corps, mais que le génie grec avait préparé. L'icône chrétienne grecque peut ainsi être considérée comme l'aboutissement d'un traitement de l'image du corps, mais sur fond de querelles théologiques graves et malgré la victoire des iconoclastes sur leurs adversaires⁵.

Mais c'est oublier le fait que ce n'est que dans la foi que le corps peut trouver sa véritable nature ou surnature, c'est-à-dire dans l'imaginaire croyant. La réalité corporelle, elle, demeure ce qu'elle est, sans aucune métamorphose, même pour le corps des chrétiens. Et les progrès de la médecine ne l'auront pas transfiguré, encore moins divinisé, malgré les délires mégalomaniques, mais eux aussi religieux, du transhumanisme. Qui plus est, ce n'est pas seulement le monothéisme qui est facteur de ce renversement de la mort du Père occulté par le sacrifice du fils, mais c'est le christianisme qui est responsable de cette subversion inouïe, sur un mode sado-masochiste, c'est-à-dire quasi pervers.

L'auteur insiste sur ce renversement où religion et inconscient œuvrent vers un même but, quoique de façon différente. Ce qui signifie que si l'on peut analyser les manifestations de l'inconscient jusque dans les créations religieuses pour en découvrir la teneur et la vérité psychique concernant la faute originelle humaine, il semble en revanche difficile de s'adresser à la religion pour trouver un moyen d'expiation celle-ci, puisqu'elle aussi concourt à occulter la faute en la transférant du Père vers le Fils, lui aussi coupable, comme tous les fils et tous les frères désireux de prendre la place du Dieu Père.

II – Le corps, objet sacré.

Si le corps est devenu un objet de vénération sacrée, c'est à la fois parce qu'il peut être l'objet d'un sacrifice qui le rend *sacer*, c'est-à-dire à la fois tabou et maudit selon l'étymologie⁶, mais aussi parce qu'il est le lieu intime d'une mémoire qui remonte avant la naissance :

« Le corps est d'abord un lieu de copulation incestueuse et il représente donc le lieu

⁵ Cf. A. Besançon, *L'image interdite. Une histoire intellectuelle de l'iconoclasme*, Paris, Fayard, 1994.

⁶ Cf. F. Gaffiot, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 2000, art. « sacer : consacré à une divinité, sacré, saint, vénéré, maudit, exécration. » M.-F. Côte-Jallade, F. Richard, J.-F. Skrzypczak, *Penseurs pour aujourd'hui*, Lyon, Chronique Sociale, 1985, p.49 : « Les victimes sacrifiées sont littéralement faites sacrées. C'est donc bien la violence qui est à l'origine du sacré. Celle-ci ne fait qu'un avec la violence criminelle – parce que le sacré a son origine dans une crise sociale réelle, - parce qu'il repose sur un meurtre collectif, - parce que les dieux qu'il instaure ne sont que des victimes transfigurées. »

sacré d'un mystère plus grand que lui.

Il est sacer, là encore : à la fois sacré et objet d'horreur.»⁷

Effectivement, et chacun oublie cette réalité aussi vite que la puissance de son refoulement le lui permet. Car, avant d'être un corps indépendant, notre corps était le lieu d'une union presque parfaite, en osmose, avec celui de la Mère dont nous ne nous différencions pas encore.

Ce que la séparation a ensuite créé dans chaque psyché toujours nostalgique de ce temps hors du temps, les traumatismes les plus anciens nous le révèlent :

« Le corps contient un secret que son locataire doit préserver. Il appartient aux dieux. Le corps est un temple...

Depuis le début des temps, les fils espèrent que, dans l'avenir, à la fin des temps, leur fantasme parricide originel sera pardonné. Cet espoir vectorialise leur histoire. À l'heure du Jugement dernier, le corps réconcilié avec lui-même jouira enfin, soulagé de la culpabilité qui l'encombre. Une rédemption et une innocence à venir animent le progrès et il promet la jouissance du corps : sa résurrection. »⁸

La résurrection apparaît ainsi comme un pur fantasme de jouissance mystique et organique où le corps coïncide non seulement avec lui-même, mais aussi, ainsi que l'affirme la théologie, avec celui du Christ. C'est ce corps mystique qui fusionnera avec lui-même pour l'éternité de manière symboliquement incestueuse et qui ressemble à une excroissance spiritualisée de la vie intra-utérine.

Dans ce fantasme spirituel ou mystique disparaît, temporairement, le souvenir du meurtre du Père que le sacrifice du fils a évincé en le refoulant :

« Ce qui est refoulé par le mythe chrétien de la rédemption, ce n'est pas l'acte en lui-même, puisque meurtre il y a bien eu sur la personne du fils. Le refoulement porte spécifiquement sur le fait qu'il s'agit du père dont la figure est remplacée par celle du fils.

Par contre, l'acte meurtrier en lui-même, dans sa dimension pulsionnelle, motivé par la haine des fils à l'égard du père, auquel succèdent la consommation du corps, l'identification au tyran, la rivalité fraternelle et l'échec de leur prétention à remplacer le tyran, est bien « refoulé » par le dogme du péché originel. »⁹

⁷ Cf. G. Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, op. cit., p.331.

⁸ Cf. G. Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, op. cit., pp.331-332.

⁹ Cf. D. Roquefort, *L'envers d'une illusion. Freud et la religion revisités*, Toulouse, érès, 2002, p.124.

C'est ainsi que la foi se met au service du refoulement du parricide dans la conscience des chrétiens, imitant en cela leur modèle humano-divin qui a oscillé entre, d'une part, une soumission totale à la volonté de son Père, dans une réaction de type sado-masochiste et donc perverse, et, d'autre part, une prétention exorbitante et religieusement condamnable à être « un » avec Lui. De sorte qu'entre les deux personnes, même leur relation unique ne représente pas une vraie séparation ni une différence ontologique majeure.

III – Corps mystique – corps transgressif.

Que ce soit la soumission totale à la volonté divine comme la prétention à être l'égal du Père, ces deux attitudes ont la même finalité :

s'unir à Dieu pour prendre sa place grâce à l'action d'un fils surnaturel successivement révolté et soumis, qui sera suivi ensuite par tous les autres fils devenus des frères et qui formeront une communauté nouvelle : l'Église.

Et par cette action subversive, le chrétien tente ainsi d'effacer ou d'oublier le meurtre originel du Père, grâce à la présence du Fils sacrifié.

Si ce sacrifice désigne de manière implicite le meurtre du Père qui doit être expié, il signifie tout autant la faute du Fils qui a voulu s'égaliser au Père et se substituer à lui. Faute qui sera celle de tous les chrétiens qui suivent le Christ.

Lorsque G. Pommier, dans l'extrait cité ci-dessus, évoque un « secret » que le sujet humain doit garder en lui-même, il désigne implicitement le rapport privilégié que le corps du bébé a entretenu avec la Mère, première divinité pour l'enfant, avec le Père, ensuite.

Ce lien subtil et secret n'est autre que la relation fusionnelle et ambiguë, de nature incestueuse, que le corps de l'enfant a entretenu avec la mère lors de la vie intra-utérine, et qui peut perdurer encore longtemps après la naissance, notamment sous forme de nostalgie, de nature psychologique ou mystique.

De sorte qu'entrer dans le corps mystique du Christ, pour un chrétien, revient à pénétrer de nouveau dans le corps maternel idéalisé, d'abord, par le biais du sacrement du baptême, où l'aspersion de l'eau, auparavant une immersion, symbolise les eaux maternelles et spirituelles dans lesquelles le baptisé s'immerge pour revivre d'une autre vie, selon le fantasme de réengendrement, et ensuite, grâce à l'Église, entendue à la fois dans un sens

architectural, l'église-monument figurant un ventre maternel¹⁰ dans lequel le croyant entre et sort à chaque fois qu'il doit s'unir spirituellement à son Dieu pour se régénérer, et dans un sens social et théologique, la communauté ecclésiale représentant une « Mère », l'Église, qui prend soin du croyant comme de son enfant, toujours considéré comme un fils ou une fille de Dieu.

La fraternité chrétienne rassemble ainsi des enfants divins destinés à intégrer une Église qui préfigure le Royaume du Christ où tous seront unis à celui-ci par la grâce maternelle de son Esprit. Dans ce lieu hors de tout lieu et dans ce temps hors du temps, pourra se réaliser la coïncidence du corps chrétien avec lui-même, avec son esprit, comme l'union de ce corps avec celui du Christ qui unifiera en lui celui de tous les croyants, ne formant ainsi plus qu'une seule unité corporelle divinisée.

Ce corps mystique, celui du Christ et des chrétiens, réunis dans un Royaume spirituel idéal, est donc un corps de nature transgressive.

¹⁰ Tous les éléments symboliques du maternel sont présents dans chaque église : celle-ci peut être considérée comme un corps de pierres ouvert aux croyants avec une entrée sous un porche, les eaux baptismales et maternelles contenues dans un bénitier, la pénombre de la nef, la lumière venue d'en haut, le silence, les fragrances d'encens, parfum réservé d'abord aux femmes, la condition d'enfant de Dieu qui est celle des croyants venus prier, la place éminente de la Vierge représentée par des statues et à qui l'on adresse des prières, le nom même de l'église, des basiliques, des chapelles, des cathédrales, au féminin, l'Église considérée comme une Mère quasi divine, la place de l'autel où se déroule la cérémonie de l'eucharistie qui concerne le Fils d'un Dieu qui fut d'abord le fils d'une mère...

En Conclusion - L'épreuve du Réel.

La statuaire grecque imaginait des corps souvent idéalisés, et qui existaient à peine.

La foi chrétienne imagine des corps transfigurés, mais qui sont inexistants. Ce sont des représentations sans objets¹¹.

En ce sens, l'anthropologie chrétienne est d'abord le fruit d'un regard de foi sur l'homme ou encore une interprétation théologique de la nature humaine, et non pas la description exacte ou véridique de ce qu'est un être humain.

Ce que les éthiques païennes tentent de réaliser en sublimant les corps par une ascèse à base d'exercices vertueux, que ce soit dans les sagesse ou les pratiques athlétiques, la foi veut l'accomplir par une ascèse chrétienne et la pratique des vertus théologales. Mais les deux peinent à franchir l'épreuve du réel qui résiste à de tels traitements, à la fois dans les corps et les psychés.

Pour les Grecs, le corps ne pouvait s'affranchir de ses limites que par la sagesse, l'apothéose, réservée aux demi-dieux, ou par la mort. Pour les chrétiens, la vie spirituelle doit permettre au corps d'être transfiguré par la grâce. Mais son parachèvement ne se fera que dans l'Au-delà, c'est-à-dire dans une vision d'espérance soutenue par toute l'infrastructure d'un imaginaire travaillé par la foi.

Aucune de ces deux voies n'est vraiment parvenue à s'affranchir de la finitude humaine qui finit toujours par l'emporter.

C'est d'ailleurs cette leçon qu'il leur aurait fallu retenir, mais celle-ci offre un démenti formel à leurs croyances.

En ce sens, de telles limites imposées au corps comme à l'esprit humains ne sont peut-être que les signes d'une épreuve ultime qui ne trouve un sens que dans un acte héroïque, lequel n'est inscrit ni dans un Destin ni dans une Révélation, et qui reste encore à trouver...

¹¹ Ces représentations sans objet ont été identifiées par la philosophie analytique. Il y a ainsi des objets représentés qui subsistent dans l'esprit, mais sans pour autant qu'ils existent dans la réalité. Voir, J. Benoist, *Représentations sans objet. Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, Paris, P.U.F., 2014. F. Nef, *L'objet quelconque. Recherches sur l'ontologie de l'objet*, Paris, Vrin, 1998, pp.168-174.

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	p.1
<i>I – Le corps humain : du mépris à l'exaltation mystique.</i>	p.2
<i>II – Le corps, objet sacré.</i>	p.6
<i>III - Corps mystique – corps transgressif.</i>	p.7
<i>En Conclusion – L'épreuve du Réel.</i>	p.9